



Victor Hugo et Juvénal

Author(s): Albert Collignon

Reviewed work(s):

Source: *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 16e Année, No. 2 (1909), pp. 259-284

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40519437>

Accessed: 06/02/2012 07:51

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

<http://www.jstor.org>

VICTOR HUGO ET JUVÉNAL

La fortune de Juvénal dans l'antiquité et au moyen âge a été étudiée avec beaucoup de conscience et d'érudition par M. Hild, dans quatre articles du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*¹. Il a relevé toutes les mentions qui ont été faites du satirique latin depuis le iv^e siècle jusqu'au xiii^e. On doit regretter que cette étude n'ait pas été poussée jusqu'aux temps modernes, le critique l'eût-il même restreinte à l'influence littéraire de Juvénal sur nos écrivains et aux emprunts que lui ont faits nos satiriques. Il nous eût montré, par exemple, comment et dans quelle mesure se sont inspirés de lui d'Aubigné, Régnier, Boileau.

Je vais tenter de répondre à cette question en ce qui concerne le dernier de nos grands satiriques, Victor Hugo. Je voudrais rechercher ce qu'il peut devoir à son devancier latin, de quelle manière il le juge, quelles pièces de Juvénal il paraît avoir surtout connues, quels vers il a traduits, ou adaptés, ou simplement rappelés par voie d'allusion. Nous déterminerons ainsi un de ces nombreux petits affluents, que, comme un fleuve majestueux, a, dans son cours immense, absorbés la poésie de Victor Hugo.

Que cette poésie se soit abondamment alimentée aux sources latines, c'est ce qui est hors de conteste et bien connu. La première éducation de Victor Hugo fut toute classique, et le latin en constitua le fond. Parmi ses essais de jeunesse, on trouve des traductions en vers de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de Martial, de Lucain². De ces poètes, ceux qu'il continuera le plus assidûment à lire sont d'abord Virgile, tant de fois cité ou même imité par lui³, puis Horace, et en troisième lieu Juvénal... Les autres poètes latins dont les noms reviennent plus ou moins fréquemment dans son œuvre sont Plaute, Lucain, Catulle, Tibulle, Propertius, enfin

1. 1890, p. 177, 1891, p. 39, 106, 235.

2. Voir Gustave Simon, *L'Enfance de Victor Hugo* (Hachette, 1904), p. 101 sq. Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. I, *Victor Hugo en 1831*, p. 394), écrit, parlant de l'éducation classique que M^{me} Hugo fit achever à ses fils sous le vieux M. de la Rivière : « Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se nourrissent » (Juin 1832).

3. Sur la prédilection de Victor Hugo pour Virgile, voir Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 86. Toutefois, comme on le verra plus loin, dans son âge mûr, il mettra quelques réserves à son admiration et à Virgile préférera Lucrèce et Juvénal.

Ovide et Lucrèce. Parmi les prosateurs, celui dont le nom se trouve le plus souvent sous sa plume est Tacite, qu'il se plaît d'ordinaire à associer à Juvénal¹.

C'est en Juvénal que s'incarne, aux yeux de Victor Hugo, le génie de la satire, avec son ardeur passionnée, sa mordante ironie, sa colère généreuse, ses vibrantes invectives, ses protestations indignées contre tous les vices, tous les crimes et toutes les turpitudes. Mais surtout, en face de l'odieux despotisme impérial, devant la servilité d'un sénat avili et d'une populace vautrée dans les basses voluptés, il se dresse avec la farouche fierté d'un Romain des vieux âges, il est « la vieille âme libre des républiques mortes² » — Aussi est-ce Juvénal surtout qu'invoquera le poète des *Châtiments*, quand, de son rocher de Guernesey, il lancera, contre l'homme de Décembre, les vers cinglants et superbes de ses satires vengeresses — Juvénal n'est-il pas celui dont le nom seul fait trembler les tyrans? N'est-il pas le justicier qui les marque d'un fer rouge et les livre à jamais flétris à l'équitable postérité?

Telle est la conception, d'ailleurs traditionnelle et longtemps classique, que Victor Hugo se fait de Juvénal. La critique moderne a montré qu'il y entre une assez grande part de convention. Sans rien enlever à la beauté de ses admirables vers, elle établit cependant que Juvénal n'a été qu'un adversaire circonspect de la tyrannie, que son courage s'est déployé contre des empereurs défunts et par suite inoffensifs, et qu'il était tout disposé à s'accommoder de l'empire, à la condition que le prince fût honnête, modéré et libéral à l'égard des poètes. On a fait observer aussi que, écrivant au temps de Trajan et d'Hadrien, il a pu se permettre contre les Césars et les Flaviens des attaques qui ne risquaient certes pas de déplaire aux empereurs de la dynastie nouvelle, et constituaient au contraire pour eux un éloge détourné. De même il a pu librement vanter les vieilles vertus républicaines : c'était, depuis Auguste, un lieu commun dans la littérature.

Tout autant que les princes, ses audaces de moraliste ménagent les particuliers quand ils sont en vie ; en revanche « ceux dont la cendre repose le long de la voie Latine et de la voie Flaminienne » seront criblés des traits les plus acérés de la satire.

1. Sur Pétrone et Victor Hugo, voir mon livre : *Pétrone en France* (Fontemoing, 1905), p. 131 sq.

2. *William Shakespeare*, p. 62. Nos renvois se réfèrent toujours (sauf indication contraire) à l'édition in-8 des *Œuvres complètes* de Victor Hugo publiée par Hetzel et Quantin.

3. *Sat.* I, v. 170.

Enfin, dans l'œuvre de Juvénal, il faut faire la part de la rhétorique. On sait qu'il pratiqua la déclamation jusqu'à l'âge de quarante ans, et que, devenu poète sur le tard, il ne rompit pas entièrement avec les procédés de l'école. Toutes ces réserves ont été énoncées avec beaucoup de goût et de mesure par G. Boissier¹ et C. Martha², aux ouvrages desquels je renvoie, ainsi qu'à l'étude de M. Édouard Bertrand³, dont je citerai la conclusion⁴.

En examinant les choses de près, on arrive à un sentiment plus exact de la réalité. Bien des préjugés qui se sont formés sur le compte de Juvénal disparaissent. Il faut évidemment renoncer à ce moraliste austère, pur de tous les vices qu'il blâme, à ce politique hardi qui attaque avec tant de courage les Césars, à ce républicain défenseur ardent de la vieille constitution. Sachons ramener sa figure aux proportions justes et vraies. Mais n'allons pas, par un autre excès, ne lui laisser d'autre rôle que celui de déclamateur; n'allons pas lui refuser toute sincérité et toute conviction. Il y a, dans Juvénal, une ardeur et une passion vraies. Il y a un honnête homme et un citoyen.

Ces nuances ont évidemment échappé à Victor Hugo, qui a fait de Juvénal le type du satirique implacable, du républicain inflexible, de l'adversaire irréconciliable des tyrans. Il voit en lui un modèle et un précurseur; l'exilé de Guernesey se reconnaît dans l'exilé de Syène. Car Victor Hugo suit la tradition, contestée aujourd'hui par la critique, d'après laquelle Hadrien, pour venger un histrion, son favori, d'une attaque du satirique⁵, aurait nommé celui-ci, malgré son âge avancé (quatre-vingts ans), et sous couleur de l'honorer, préfet d'une légion stationnée en Égypte. C'est dans cet exil déguisé que Juvénal serait mort, en 130 après J.-C., à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il aurait été envoyé, suivant Suidas, dans la Pentapole, suivant d'autres, à Syène. Victor Hugo adopte cette dernière version. « Laisse-toi exiler comme..... Juvénal à Syène. » (*William Shakespeare*, p. 309.)

Syène ne reçoit que Juvénal.

(*Les quatre Vents de l'Esprit*, III. *Le Livre lyrique*,
XI, p. 43.)

1. *L'Opposition sous les Césars*, VI, 3.

2. *Les moralistes sous l'Empire romain*, p. 255 sq.

3. *Annales de l'Université de Grenoble*, t. VII, 3 (1893).

4. P. 434.

5. *Sat.* VII, v. 90-92.

Enfant, je fus jadis exilé comme toi,
 Pour avoir comme toi barbouillé des figures.
 Comme toi des pédants, j'ai fâché les augures¹.

(*L'Art d'être Grand-Père*, VIII. *Les Griffonnages de l'Écolier*, p. 151.)

On ne s'étonnera donc pas que Juvénal, tel que se le représente Victor Hugo, républicain austère, effroi de la tyrannie, vengeur des libertés opprimées, banni par un despote, soit un de ses poètes de prédilection pendant ses années d'exil. C'est un des auteurs qui sont de préférence allégués ou pris à témoin dans les *Châtiments* et dans *William Shakespeare*.

La pièce la plus caractéristique des *Châtiments* est celle qui est adressée à Juvénal lui-même (L. VI, XIII, p. 337). Victor Hugo s'y place en quelque sorte sous l'invocation du grand satirique. Je n'en détache que les vers où il est question de Juvénal.

Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal!
 Homme d'ivoire et d'or, descends du tribunal
 Où depuis deux mille ans tes vers superbes tonnent.

 La vertu tombe dans l'arriéré.
 L'honneur est un vieux fou dans sa cage muré.
 O grand penseur de bronze, en nos dures cervelles
 Faisons entrer un peu ces morales nouvelles.

 C'est bien, nous gagnons gros et nous sommes contents
 Et ce sont, Juvénal, les maximes du temps.

 Maître! voilà-t-il pas de quoi nous indigner?
 A quoi bon s'exclamer? à quoi bon trépigner?
 Nous avons l'habitude, en songeurs que nous sommes,
 De contempler les nains bien moins que les grands hommes,
 Même toi, satirique, et moi, tribun amer,
 Nous regardons en haut...
 Nous fuyons la rencontre
 Des sots et des méchants. Quand le Dombidau montre

1. Est-il besoin de faire remarquer que rien ne justifie ce mot : *augures*? Aucune des biographies de Juvénal n'attribue à son exil une cause touchant de près ou de loin à la religion. L'inscription d'Aquinum nous le montre flamine de Vespasien.

Cf. encore *Les Contemplations*, t. II, l. VI, XXII. *Les Mages*, p. 304 :

Oui, c'est un prêtre que Socrate,
 Oui, c'est un prêtre que Caton!
 Quand Juvénal fuit Rome ingrate,
 Nul sceptre ne vaut son bâton.

Son crâne et que le Fould avance son menton,
J'aime mieux Jacques Cœur, tu préfères Citon;
La gloire des héros, des sages que Dieu crée,
Est notre vision éternelle et sacrée...

Dans ces vers et dans les suivants, pour l'associer à lui-même, Victor Hugo transfigure singulièrement Juvénal en songeur et en visionnaire.

Plus loin, il définit assez heureusement le poète latin :

Génie âpre et subtil.

Citons encore ce vers :

Juvénal, Juvénal, mon vieux lion classique.

Ce rôle de justicier et de vengeur, mainte autre pièce des *Châtiments*, de *Toute la Lyre*, des *Quatre Vents de l'Esprit*, l'attribue de même à Juvénal.

Méfions-nous; ce sont des gredins orthodoxes.
Ils auraient fait pousser des cris à Juvénal.

(*Les Châtiments*, L. I, III, p. 47¹.)

Et que le justicier, Juvénal, d'Aubigné,
Tacite, est là qui rêve et regarde indigné.

(*Toute la Lyre*, t. II; *La Corde d'Airain*, IX; *Alsace et Lorraine*, p. 296.)

...Il faut

Que Juvénal arrive et dresse l'échafaud.

(*Ibid.*, XIII, *Aux Historiens*, p. 323.)

Quand même l'âpre Dante et cet autre qu'on nomme
Tacite et celui-là qu'on nomme Juvénal.

(*Ibid.*, XLIII, *Homo homini monstrum* [petite édition Hetzel, t. I, p. 264, manque dans l'édition de *Toute la Lyre des Œuvres complètes*].)

De là naissent les grands vengeurs, les rêveurs fauves,
Les pâles Juvénals, terreur des Césars chauves.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit. Le Livre satirique*, I, p. 16.)

1. Cf. *Ibid.*, L. VI, XIV; *Floréal*, p. 348 :

Tu le sais, Juvénal!

Après avoir énuméré les grands justiciers, Isaïe, Eschyle, Tacite, Juvénal, Luther, Dante, le poète continue :

Car ce sont eux qui, seuls justiciers des abîmes,
Terrassent à jamais les monstres et les crimes.
Car ils sont les géants des châtimens de Dieu,
Car sur des écriteaux d'acier, en mots de feu,
De tonnerre escortés, ces hommes formidables
Transcrivent de là haut les arrêts insondables.

.
Juvénal tire et traîne à travers les effrois.

La stryge au double front que son vers a tuée.

(*Ibid.*, III, p. 20.)

La déesse du grand Juvénal, l'âpre muse,
Hébé par la beauté, par la terreur Méduse.

(*Ibid.*, V, p. 31.)

Si bien que Juvénal vous prend aux mains d'Homère.
Qui frappe! C'est la mort qui vient vous débottier,
Sire.

(*Ibid.*, XLI, p. 160.)

Avant que je me taise, ô tragique Isaïe,
O Juvénal!...
On verra dans les cieux s'arrêter le tonnerre.

(*Ibid.*, t. II, III. *Le Livre Lyrique*, XXXIX, p. 154.)

Quand Juvénal défend Rome aux tigres jetée...

(*Ibid.*, XLIII, p. 165.)

Et maintenant allez aux voix, les juges!
Tacite, qu'en dis-tu? Qu'en dis-tu, Juvénal?

(*La Pitié suprême*, IX, p. 139.)

Juvénal, ce fauve,
Eschyle au front chauve
Me disent : c'est bien!

(*Les Années funestes*, 1852-1870. VII, *Justice et devoir*, p. 12¹.)

Ciel! ô ciel! un vengeur!
Où donc est Juvénal? Gouffre! où donc est Tacite?

(*Ibid.*, XIX. *Le mal du pays*, p. 52.)

Il l'eût mêlé Turin, Pise, Albe, Velletri,
Le Capitole avec le Vésuve, et pétri
L'âme de Juvénal avec l'âme de Dante.

(*Ibid.*, XXXVII, *Mentana*, p. 104.)

Je trahis la colère, àpre muse azurée,
Qui rend et fait justice et n'a pas d'autre soin ;
Et devant Juvénal je suis un faux témoin.

(*La Légende des Siècles. La colère du bronze*,
t. IV, XLIX, p. 86.)

Le livre VIII de *L'Art d'être Grand-Père* se compose d'une pièce : *Les Griffonnages de l'Écolier* (p. 147), qui met en scène Juvénal. Il apparaît à Charles, coupable d'avoir barbouillé de dessins et taché d'encre un exemplaire des satires, qui est un de ses livres de classe².

Dans la grande satire où Rome est au carcan
 Charle a tranquillement dispersé ses grimoires.
 Ce chevreau, le caprice, a grimpé sur les vers.
 Le livre, c'est l'endroit ; l'écolier, c'est l'envers.
 Sa gaité s'est mêlée, espiègle, aux stigmates
 Du vengeur qui voulait s'enfuir chez les Sarmates.
 Les barbouillages sont étranges, profonds, drus.
 Les monstres ! Les voilà perchés, l'un sur Codrus,
 L'autre sur Néron....
 C'est de cette façon que Charle a travaillé
 Au dur chef-d'œuvre antique, et qu'au bronze rouillé
 Il a plaqué le lierre, et dérangé la masse
 Du masque énorme avec une folle grimace.

Mais le censeur du lycée survient;

homme absolu,
 Dans son œil terne luit le pensum insalubre,

et il condamne l'écolier à copier mille vers. Celui-ci, désespéré, puis farouche, s'apprête, en se servant de trois plumes adaptées à la fois au même manche, à tricher avec sa fastidieuse besogne, quand :

1. Garibaldi.

2. Il ne saurait être question que d'un recueil de morceaux choisis; car jamais Juvénal n'a été à proprement parler un auteur classique. Tout au moins y a-t-il ici contradiction avec ce que disait Victor Hugo d'après M. P. Stapfer : « ... Lucrèce et Juvénal, que l'infâme Université rejette dans l'ombre, parce que l'un a levé le voile de la nature, et que l'autre a fait la guerre aux tyrans. »

(Victor Hugo à Guernesey, p. 118.)

Soudain du livre immense une ombre, une âme, un homme
Sort et dit : Ne crains rien, mon enfant. Je me nomme
Juvénal. Je suis bon. Je ne fais peur qu'aux grands.
Charle lève ses yeux pleins de pleurs transparents,
Et dit. Je n'ai pas peur.

L'homme pareil aux marches reprend :

Enfant, je fus jadis exilé comme toi, ...¹.

Puis, regardant les dessins de l'écolier, il se réjouit de voir des bonshommes dans son livre rempli de méchants, parmi les Césars bouffis, et juge cela très farce.

Le censeur serait bien étonné, s'il entraît dans la chambre,

De voir sous le plafond du collège étouffant,
Le vieux poète rire avec le doux enfant.

Dans ce Juvénal, terreur des tyrans, si indulgent à l'enfance et si prompt à partager sa gaité, on reconnaît le grand-père de Georges et de Jeanne, celui qui s'écrie :

Que voulez-vous ! L'enfant me tient en sa puissance ;
Je finis par ne plus aimer que l'innocence ;
Tous les hommes sont cuivre et plomb, l'enfant est or².

Au reste c'est la coutume de Victor Hugo de prêter aux plus redoutables et sanglants justiciers³ des âmes pleines de candeur et tendres aux tout petits.

Voici enfin de Juvénal irréconciliable ennemi de l'empire, républicain austère, vengeur impitoyable des bassesses et des crimes, tel que se le représente Victor Hugo, un portrait déve-
loppé et caractéristique :

Juvénal a tout ce qui manque à Lucrèce, la passion, l'émotion, la fièvre, la flamme tragique, l'emportement vers l'honnêteté, le rire vengeur, la personnalité, l'humanité. — Il habite un point donné de la création, et il s'en contente, y trouvant de quoi nourrir et gonfler son cœur de justice et de colère. — Lucrèce est l'univers, Juvénal est le

1. Voir page 262.

2. *L'Art d'être Grand-Père*, XV. *Laus puero*, IX, p. 251.

3. Pour ne pas multiplier les citations, je me bornerai à noter encore quelques références à des vers ou passages de Victor Hugo sur Juvénal justicier : *Les Contemplations*, t. II, l. vi, xxiii ; *Les Mages*, p. 304 ; *Les Misérables*, 1^{re} partie, l. I, p. 94 ; *Post-scriptum de ma vie* (Calmann-Lévy, 1901), p. 17 ; *William Shakespeare*, 1^{re} partie, l. II, XII, p. 77 : « Dante est justicier à un degré plus redoutable que Juvénal ; Juvénal fustige avec des lanières, Dante fouette avec des flammes ; Juvénal condamne, Dante damne. » — *Ibid.*, 2^e partie, III, 5, p. 280. Cf. *Ibid.*, 1^{re} partie, II, VIII, p. 64 et 68. *L'Art d'être Grand-Père*, VI, IV, Une tape, p. 120 :

... et les pleurs pour la France trahie,
Et l'ombre, et Juvénal augmenté d'Isaïe, etc., etc.

lieu. — Et quel lieu? Rome. — A eux deux ils sont la double voix qui parle à la terre et à la ville, *Urbi et Orbi*. Juvénal a au-dessus de l'empire romain l'énorme battement d'ailes du gypaète au-dessus du nid de reptiles. Il fond sur ce fourmillement et les prend tous l'un après l'autre dans son bec terrible, depuis la couleuvre qui est empereur et s'appelle Néron, jusqu'au ver de terre qui est mauvais poète et s'appelle Codrus. Isaïe et Juvénal ont chacun leur prostituée; mais il y a quelque chose de plus sinistre que l'ombre de Babel, c'est le craquement du lit des Césars, et Babylone est moins formidable que Messaline. Juvénal, c'est la vieille âme libre des républiques mortes; il a en lui une Rome dans l'airain de laquelle sont fondues Athènes et Sparte. — De là, dans ses vers, quelque chose d'Aristophane et quelque chose de Lycurgue. Prenez garde à lui; c'est le sévère. Pas une corde ne manque à cette lyre, ni à ce fouet. Il est haut, rigide, austère, éclatant, violent, grave, juste, inépuisable en images, âprement gracieux, lui aussi, quand bon lui semble. Son cynisme est l'indignation de la pudeur. Sa grâce, tout indépendante, et figure vraie de la liberté, a des griffes; elle apparaît tout à coup, égayant par on ne sait quelles souples et fières ondulations la majesté rectiligne de son hexamètre; on croit voir le chat de Corinthe rôder sur le fronton du Parthénon. Il y a de l'épopée dans cette satire : ce que Juvénal a dans la main, c'est le sceptre d'or dont Ulysse frappait Thersite. Enflure, déclamation, exagération, hyperbole, crient les difformités meurtries, et ces cris, stupidement répétés par les rhétoriques, sont un bruit de gloire. — *Le crime est égal de commettre ces choses ou de les raconter*, disent Tillemont, Marc Muret, Garasse, etc., des niais, qui, comme Muret, sont parfois des drôles. L'invective de Juvénal flamboie depuis deux mille ans, effrayant incendie de poésie qui brûle Rome en présence des siècles. Ce foyer splendide éclate et, loin de diminuer avec le temps, s'accroît sous un tourbillonnement de fumée lugubre; il en sort des rayons pour la liberté, pour la probité, pour l'héroïsme, et l'on dirait qu'il jette jusque dans notre civilisation des esprits pleins de sa lumière. Qu'est-ce que Régnier? qu'est-ce que d'Aubigné? qu'est-ce que Corneille? Des étincelles de Juvénal. » (*William Shakespeare*, 1^{re} partie, II, VII, p. 62.)

Ce portrait contient sur le grand satirique latin un jugement littéraire plus explicite que ceux que Victor Hugo formule d'ordinaire sur lui. La plupart du temps il se contente d'accoler au nom de Juvénal une ou deux épithètes laudatives, de le comparer à un sommet ou à un précipice¹, ou bien il le comprend dans l'énu-

1. On est beau par Virgile, et grand par Juvénal. (*Les Quatre Vents de l'Esprit*, t. I, XLIV, p. 180.)

De ce puits qu'on nomme Ezéchiel à ce précipice qu'on nomme Juvénal, il n'y a point pour la longueur solution de continuité.

(*W. Shakespeare*, 1^{re} partie, III, v, p. 127.)

mération qu'il fait des écrivains de génie, les géants de l'esprit humain¹. Il n'admet aucune critique. « J'admire, dit-il, Eschyle, j'admire Juvénal, j'admire Dante, en masse, en bloc, tout. Je ne chicane point ces grands bienfaiteurs-là. Ce que vous qualifiez défaut, je le qualifie accent. Je reçois et je remercie². »

A plusieurs reprises, dans *W. Shakespeare*, Victor Hugo nous explique les raisons de son enthousiasme pour Juvénal. Ce poète est de ceux qu'il se plaît à opposer aux écrivains plus sobres, plus réguliers, mais, selon lui, d'un ordre inférieur, et qui rallient les suffrages de la critique académique et traditionnelle. Il proteste contre le soi-disant « bon goût » qui reproche à Juvénal et à Tacite l'obscurité³, qui supprime le beau au profit du joli, qui veut que la poésie soit tirée à quatre épingles. « La vague écume sur l'écueil, la cataracte vomit dans le gouffre, Juvénal crache sur le tyran. Fi donc!⁴ »

Juvénal à Nisard semble de mauvais ton⁵.

Nisard est-il le professeur qui a dit ce mot, « resté célèbre à l'école normale : *Je rejette Juvénal au fumier romantique*⁶ ? »

Toujours est-il que, selon Victor Hugo, Juvénal a, de tout temps, été dans les écoles l'objet d'une haine spéciale, et non seulement pour des raisons littéraires.

Les cuistres font leur cour aux puissants en dénigrant le poète républicain qui a mis à nu et flétri les vices et les forfaits des princes et des grands seigneurs. Aussi, peu de poètes ont-ils été plus insultés, plus contestés, plus calomniés.

1. « Dans la région supérieure de la poésie et de la pensée, il y a Homère, Job, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, Jean de Pathmos, Paul de Damas, Dante, Rabelais, Cervantes, Shakespeare. » (*W. Shakespeare*, 1^{re} partie, l. II, v, p. 100.)

2. Vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel Ange, et c'est la même chose de regarder ces âmes et de regarder l'océan. » (*Ibid.*, 1^{re} partie, l. I, II, p. 45.)

3. Homère, Job, Eschyle, Isaïe,... Juvénal... Ceci est l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain. » (*Ibid.*, 1^{re} partie, II, III, p. 89.)

Cf. *Ibid.*, 1^{re} partie, V, II, p. 195; 2^e partie, I, v, p. 226; 2^e partie, VI, II, p. 246; 2^e partie, VI, VIII, p. 329.

L'antique poésie avec ses quatre fronts.
Orphée, Homère, Eschyle et Juvénal....

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, t. I, p. 10.)

2. *W. Shakespeare*, 2^e partie, IV, III, p. 296.

3. *Ibid.*, 1^{re} partie, II, v, p. 99.

4. *Ibid.*, 2^e partie, I, IV, p. 218.

5. *Toute la Lyre*, t. I, XIX, p. 303.

6. *W. Shakespeare*, 2^e partie, I, IV, p. 219.

La calomnie contre Juvénal a été à si longue échéance qu'elle dure encore. Elle passe d'un valet de plume à l'autre. Les grands haineux du mal sont haïs par tous les flatteurs de la force et du succès. La tourbe des domestiques sophistes, des écrivains qui ont autour du cou une rondeur pelée, des souteneurs historiographes, des scolastes entretenus et nourris, des gens de cour et d'école, fait obstacle à la gloire des punisseurs et des vengeurs. Elle coasse autour de ces aigles. On ne rend pas volontiers justice aux justiciers. Ils gênent les maîtres et indignent les laquais. L'indignation de la bassesse existe ¹.

Donc, « le jour où, dans les collèges, les professeurs de rhétorique mettront Juvénal au-dessus de Virgile et Tacite au-dessus de Bossuet², c'est que, la veille, le genre humain aura été délivré; c'est que toutes les formes de l'oppression auront disparu³ ».

Victor Hugo, on le voit, a, surtout sous l'influence de ses haines politiques, singulièrement grandi la figure du Juvénal réel. S'il a trouvé le moyen de l'élever, ainsi que Tacite, « à la première et souveraine classe des esprits, c'est (comme le fait finement remarquer M. Renouvier)⁴, par une sorte de combinaison idéale qu'il opère de leur style avec les horreurs et les infamies dont ils sont les témoins et les peintres indignés ».

Jusqu'à quel point Victor Hugo était-il familier avec le poète latin dont il a fait de si magnifiques éloges, c'est ce qu'il convient maintenant de rechercher. En étudiant les traces que la lecture de Juvénal a laissées dans son œuvre, nous arriverons à déterminer avec une certaine précision les satires qu'il avait lues, les passages ou les vers qui l'avaient particulièrement frappé et s'étaient incrustés en un coin de sa vaste et puissante mémoire.

M. Paul Stapfer me semble aller un peu loin quand il écrit : « Victor Hugo possédait à fond la langue et la littérature latines. Huit auteurs latins surtout, Horace, Juvénal, Virgile, Lucrèce, Justin, Tacite, Quinte-Curce et Salluste avaient été lus par lui si souvent et si complètement qu'il pouvait en réciter des pages

1. *William Shakespeare*, 2^e partie, VI, III, p. 345.

2. - Hugo mettait Lucrèce et Juvénal au-dessus de Virgile et d'Horace, non seulement comme poètes, mais comme écrivains. Il m'avoua qu'après avoir adoré Virgile, il l'aimait moins aujourd'hui. C'est sans doute le flatteur d'Auguste qui, dans l'esprit de l'auteur des *Châtiments*, a dû faire tort au chantre d'Enée et c'est aussi la perfection soutenue du cygne de Mantoue, contraire aux doctrines esthétiques du *William Shakespeare*.

Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey* (Paris. Société française d'imprimerie et de librairie, 1905), p. 118.

Cf. *W. Shakespeare*, 1^{re} partie, I, II, v, p. 99; 2^e partie, VI, II, p. 343.

3. *Ibid.*, 3^e partie, III, III, p. 42.

4. Victor Hugo, *Le Poète* (Paris, A. Colin), chap. x. Les jugements littéraires de Victor Hugo, p. 168.

entières par cœur¹ ». Je laisse de côté les autres auteurs; mais, en ce qui concerne Juvénal, ceci est en contradiction avec le propos de Victor Hugo lui-même cité dans le même ouvrage². « Je n'ai pas lu... toutes les satires de Juvénal. Il y en a que je sais presque par cœur à force de les avoir lues et relues; mais il y en a quelques-unes aussi que je ne connais pas. »

Il y a huit satires de Juvénal dont on ne trouve aucune réminiscence dans l'œuvre de Victor Hugo. Les a-t-il ignorées toutes, ou en connaissait-il quelques-unes? C'est ce que je ne saurais dire. Mais on peut remarquer d'une manière générale que ces satires n'étaient pas de nature à lui fournir beaucoup de motifs d'imitation. La plupart s'attaquent à des sujets très spéciaux, critiquent des vices essentiellement romains, et les traits mordants qu'elles contiennent ne sont pas d'une transposition aisée.

La satire V^e est dirigée contre les parasites, la VII^e déplore la misère des lettrés, au temps de Trajan et d'Hadrien. La IX^e flétrit une passion infâme et contre nature très répandue dans l'antiquité. La XI^e oppose aux raffinements du luxe de la table la simplicité des repas d'autrefois. Dans la XII^e le poète célèbre le retour de son ami Catulle, sauvé des périls de la mer, et en même temps fait la censure des captateurs de testaments. La satire XV^e roule tout entière sur les superstitions et sur le fanatisme des Égyptiens, qui s'était manifesté naguère par une abominable scène d'anthropophagie. Enfin la XVI^e, qui n'est qu'un fragment, vante ironiquement les prérogatives du métier de soldat. En revanche la gravité du sujet, l'ampleur du développement, l'élévation des pensées sembleraient avoir dû désigner à l'attention de Victor Hugo la satire XIV^e sur l'exemple. S'il l'a lue, il n'y fait aucune allusion. C'est là pourtant que se détachent sur le respect dû à l'enfance les beaux vers tant de fois cités :

Maxima debetur puero reverentia,... sq. (v. 47),

dont on eût aimé à retrouver l'écho chez le poète qui a si bien chanté l'enfance et dit tout le charme de cette faiblesse, tout le pouvoir apaisant et comme auguste de cette innocence³.

Restent donc les satires I, II, III, IV, VI, VIII, X, XIII, dont un certain nombre de vers ou d'expressions ont passé dans l'œuvre de Victor Hugo, soit qu'il les ait traduits ou imités, soit qu'il les

1. *Victor Hugo à Guernesey*, p. 63.

2. P. 143.

3. Cf. *Légende des Siècles*, t. IV, LVII. Les petits. Fonction de l'enfant, p. 271.

ait cités, soit qu'il se borne à y faire allusion. Ces satires comptent évidemment parmi les plus belles; elles renferment de superbes lieux communs traités avec une abondance tout oratoire. C'est là aussi que le génie de Juvénal se révèle avec le plus d'éclat, que son style a le plus de couleur, son accent le plus de véhémence. De toutes enfin ce sont les plus célèbres.

La satire I nous fournira d'abord le vers :

Si natura negat, facit indignatio versum (v. 79),

dont les *Châtiments* offrent deux réminiscences,

Toi qu'aimait Juvénal, gonflé de lave ardente,
Toi dont la clarté luit dans l'œil fixe de Dante,
Muse Indignation, viens, dressons maintenant,... sq.

(*Not*, IX, p. 35.)

et :

O ruffians! bâtards de la fortune obscène,
Nés du honteux coït de l'intrigue et du sort!
Rien qu'en songeant à vous mon vers indigné sort....

(*L.* I, v, p. 51. *Cette nuit-là.*)

J'ignore, comme M. Paul Stapfer, en quelle œuvre de Victor Hugo, ou publiée par lui ou posthume, peut se trouver le vers suivant :

Personne ne connaît sa maison mieux que moi
Le Champ de Mars,

qui est la traduction du vers 7 de la Satire I,

Nulli nota magis domus est sua quam mihi lucus Martis¹.

Victor Hugo, en citant son vers à M. Stapfer, prétendait plaisamment que Juvénal le lui avait par avance dérobé. — Voir l'anecdote, assez piquante, dans *Victor Hugo à Guernesey*, p. 144.

On peut encore signaler, dans la pièce XL des *Feuilles d'Automne*, p. 428, un mouvement oratoire analogue à celui de la satire I :

1. Notons toutefois que *lucus Martis* ne signifie pas le Champ de Mars, mais le bois sacré de Mars, où Jason enleva la Toison d'or.

Aussi lorsque j'entends dans quelque coin du monde,

 Quand par les rois chrétiens.
 Quand..., etc. (répété 9 fois)
 Alors. Je sens
 Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
 Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône.

Cf. Sat. v. 22 :

Cum tener uxorem ducat spado,... sq.

Cum est répété neuf fois dans le même développement pour aboutir au vers cité plus haut :

Si natura negat, facit indignatio versum.

Il n'y a pas ici d'imitation proprement dite, mais emploi par Victor Hugo de la même forme périodique, réminiscence, à mon avis, plutôt que simple rencontre¹.

Il est probable que Victor Hugo se souvient d'un mouvement oratoire de la Satire II, quand il écrit dans les *Châtiments* :

O choses inouïes!

 Judas flairant Shylock et criant : c'est un juif!
 Messaline
 Reprochant à Goton son regard effronté
 Et Dupin accusant Sauzet de lâcheté!
 Oui, le vide-gousset flétrit le tire-laine,
 Falstaff montre du doigt le ventre de Silène,
 Lacenaire, pudique et de rougeur atteint,
 Dit en baissant les yeux : j'ai vu passer Castaing!

(Livre VI, v, *Éblouissements*, p. 303.)

Cf. Juvénal, satire II, v. 24 :

1. Victor Hugo, on le sait, a usé souvent de ce moule oratoire. Cf. *L'art d'être Grand-Père*, VI, iv, *Une tape*, p. 120.

Quand on a vu Judas trahir, Néron proscrire,

 Quand on a dépensé la sinistre colère..

Quand sq. (avec lorsque, en tout douze fois).

Cf. *ibid.*, XV, 1, *Laus puero*, p. 227 :

Quand l'opprobre est une mer qui monte,
 Quand je vois le bourgeois... (en tout cinq fois)

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
 Quis cælum terris non misceat et mare cælo,
 Si fur displiceat Verri, homicida Miloni,
 Clodius accuset mœchos, Catilina Cethegum,
 In tabulam Sullæ si dicant discipuli tres? —

La pièce intitulée : *Les Griffonnages de l'écolier (Art d'être Grand-Père, L. VIII, p. 147, par ce vers :*

Du vengeur qui voulait s'enfuir chez les Sarmates,

rappelle le vers de la satire II :

Ultra Sauromatas fugere hinc libet et glaciale
 Oceanum.

A la satire III Victor Hugo emprunte l'épigraphe du chapitre vi du livre IV de la 3^e partie des *Misérables* (p. 182) : *Res angusta, v. 164 :*

Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
 Res angusta domi.

Le pauvre Codrus de cette même satire lui revient à l'esprit dans la pièce déjà citée où il montre Charles couvrant de dessins et de gribouillages son livre de classe, un Juvénal édité par Delalain¹.

Les harbouillages sont étranges, profonds, drus.
 Les monstres! les voilà perchés, l'un sur Codrus,
 L'autre sur Néron...

Codrus rejoint encore Néron dans *W. Shakespeare* (1^{re} partie, II, 7, p. 62), « depuis la couleuvre qui est empereur et s'appelle Néron, jusqu'au ver de terre qui est mauvais poète et s'appelle Codrus. Cf. satire III, v. 208 :

Nil habuit Codrus — quis enim negat? — et tamen illud
 Perdidit infelix totum nihil.

Plus nombreuses sont les réminiscences de la satire IV, *Le turbot de Domitien*.

Déjà, dans la préface de Cromwell, Victor Hugo écrit, p. 32 :
 « Ainsi le sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien ».

Quand il compose les *Châtiments*, le sénat de Napoléon III évoque pour lui le sénat avili de Domitien.

1. Traduction de Dussaulx, avec le texte en regard, 1^{re} édition, 1770.

Tacite, nous avons de quoi faire l'empire.
Juvénal, nous avons de quoi faire un sénat.

(L. III, viii, *Splendeurs*, p. 156.)

Il reprend l'énergique et concise expression de Juvénal :

Montani quoque venter adest, abdomine tardus.

(v. 107.)

Et le ventre Berger près du ventre Murat!

(*Châtiments*, l. IV, xl, p. 224.)

Ce ventre à nom d'Hautpoul¹. —

(Livre VI, v, *Éblouissements*, p. 307.)

La même pièce contient ces vers (p. 308) :

Noirs empereurs romains couchés dans les tombeaux,
Qui faisiez aux sénats discuter les turbots,...

Enfin les vers suivants des *Quatre Vents de l'Esprit*, *Le livre satirique*, I, p. 16 :

De là naissent les grands vengeurs, les rêveurs fauves,
Les pâles Juvénals, terreur des Césars chauves,

rappellent le début de la satire IV :

Cum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus et calvo serviret Roma Neroni.

Les vers fameux de la satire VI sur les débordements de Messaline sont présents à l'esprit de Victor Hugo quand il écrit :

Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.

(*La Légende des Siècles*, t. I, viii, p. 248, Au lion d'Androcès.)

et : « C'est lui (ce goût supérieur) qui, effronté, fait mettre Messaline toute nue par Juvénal ».

(*Post-scriptum de ma vie*. Le goût, p. 35.)

Cf. Satire VI, v. 122 :

1. Cf. W. Shakespeare, « ... jusqu'au tyran ventre Henri VIII » (2^e partie, I, ii, p. 214).

...tunc nuda papillis
 Prostitit auratis, titulum mentita Lyciscæ,
 Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.

Cf. aussi *Les Quatre Vents de l'Esprit* (I. *Le Livre satirique*, III, p. 21) :

Juvénal tire et traîne à travers les effrois
 La stryge au double front que son vers a tuée,
 Qui gronde impératrice et rit prostituée.

Mais voici des vers de la satire VI, les uns paraphrasés, les autres traduits textuellement dans *L'Année terrible*, Janvier 1871, II, *Lettre à une femme*. (Par ballon monté, 10 janvier).

Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,
 C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques.
 Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
 Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs
 Et leurs maris debout sur la porte Colline.

Præstabat castas humilis fortuna Latinas
 Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant
 Tecta, labor somnique breves et vellere Tusco
 Vexatæ duræque manus ac proximus urbis
 Hannibal et stantes Collina turre mariti.

(Sat. VI, v. 287.)

Toutes les éditions de Victor Hugo citent inexactement en note ces vers de Juvénal. Le 2^e et le 3^e sont fondus en un seul :

Casulæ, somnique breves, et vellere Tusco...

qui commence par une faute de quantité authentique : *casulæ*.

Au dernier vers, *in* a été ajouté avant *turre*.

Le cahier manuscrit qui porte comme titre : *Poésies diverses*, 1816-1817, et qui contient les premiers essais poétiques de Victor Hugo, renferme entre autres traductions des poètes latins, celle d'un passage de la VIII^e satire sous ce titre : *Le Noble* (n^o 33)¹.

Mais, dans le reste de son œuvre, je n'ai rencontré ni souvenir ni imitation de cette VIII^e satire sur la noblesse.

De toutes les satires de Juvénal, la X^e est celle que Victor Hugo paraît avoir le mieux possédée. Elle avait frappé vivement son

1. Gustave Simon, *L'Enfance de Victor Hugo*, p. 109.

esprit par la variété et le réalisme des scènes historiques qui s'y déroulent, par la richesse des images, par la force et le coloris du style, par l'éloquence de ces lieux communs pessimistes qui étalent le néant de toutes les grandeurs et de toutes les gloires humaines. Les vers de cette satire s'étaient profondément gravés dans sa mémoire : il la cite à mainte reprise, ou y fait allusion, il s'en inspire, il en traduit plusieurs passages.

Dans son livre sur *Byron et le romantisme*, M. Estève se demande si le *quot libras in duce summo?* plusieurs fois employé par Hugo sous une forme elliptique qui témoigne d'une véritable familiarité avec ce texte, a été pris à Juvénal lui-même. « Il paraît, dit-il, plutôt venir de Byron, qui a donné le vers de Juvénal comme épigraphe à son ode à Napoléon Bonaparte et qui l'a paraphrasé ailleurs (*Childe Harold*, II, 4, et *Don Juan*, I, 218-219). M. Rigal, qui cite cette hypothèse, paraît assez disposé à l'adopter¹. Elle est pour moi tout à fait gratuite. Comme Victor Hugo a fait à cette même satire X d'autres emprunts des moins contestables, nous devons admettre qu'il n'a eu aucun besoin de l'intermédiaire de Byron pour en tirer le fameux :

Expende Hannibalem.

Trois passages de la satire X paraissent l'avoir particulièrement frappé : il les a plusieurs fois imités, ou leur a emprunté des épigraphes. Ce sont : 1° l'épisode de la chute de Séjan (v. 55 sq.); 2° les vers sur le néant de la gloire humaine (exemples d'Hannibal et d'Alexandre, v. 146 sq.) : 3° la tirade sur la misère du vieillard condamné à survivre aux siens (v. 240 sq.).

1° La pièce XI du livre IV des Odes (*Odes et Ballades*, p. 303) a pour épigraphe : *Panem et circenses* (Satire X, v. 84). On retrouve cette citation dans *W. Shakespeare* (2^e partie, l. III, v, p. 280).

Autre citation tirée de la satire XI au chapitre III du livre VI des *Misérables* (*Parenthèse*, p. 378) : « Les aruspices frottaient de craie une génisse noire et disaient : Elle est blanche. *Bos cretatus.* »

.... duc in Capitolia magnum
Cretatumque bovem (v. 63).

Victor Hugo se plaît à réunir le nom de Séjan à ceux de Rufin et de Néron, et à les donner comme des exemples de ces chutes éclatantes qui satisfont la conscience populaire.

1. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1907, p. 456 : Victor Hugo et Byron.

Tu savais bien qu'un jour il faudrait choir enfin,
Mais tu n'imaginais ni Séjan, ni Rufin....

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, *Le Livre satirique*, X, p. 43. —
Cf. *ibid.*, XXXIX, p. 125, Séjan et Néron.)

Toutes les voluptés et toutes les ivresses
Dont s'abreuvait Séjan, dont se gorgeait Rufin.

(*Les Châtiments*, l. VI, xiii, *A Juvénal*, p. 346.)

Rufins poussifs, Verrès goutteux, Séjans fourbus.

(*Ibid.*, l. VI, v, p. 308.)

2° Passons aux imitations ou réminiscences du passage fameux
sur la vanité de la gloire, dont je rappelle le début :

(V. 147.)

Expende Hannibalem : quot libras in duce summo
Invenies? Hic est quem non capit Africa Mauro
Percussa Oceano Niloque admota tepenti....

Hernani, acte IV, scène II (Monologue de don Carlos au tombeau
de Charlemagne) :

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde, et que tout tienne là!
Hé! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. Elevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : « C'est assez! »
Taillez à larges pans un édifice immense!
Savez-vous ce qu'un jour il en reste? — ô démente!
Cette pierre! — et du titre et du nom triomphants? —
Quelques lettres, à faire épeler des enfants!

Ce dernier vers est comme une sorte de transposition de celui qui
termine la tirade de Juvénal :

Ut pueris placeas et declamatio fias (v. 167).

Voici d'autres réminiscences :

Le pèlerin pensif...
 Serait venu peser, à genoux, sur la pierre,
 Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
 Dans le creux de la main!

(*Les Chants du Crépuscule*, II, A la Colonne, p. 33.)

Elle (la terre) égalise tout dans la fosse, et confond
 Avec les bouviers morts la poussière que font
 Les Césars et les Alexandres.

(*La légende des siècles, La Terre*, t. I, I, p. 31.)

« A la mort, les différences éclatent. Juvénal prend Annibal dans le creux de sa main ». (*William Shakespeare*, 3^e partie, livre I, 1, p. 371.)

Quot libras in duce summo (Satire X, v. 147) sert d'épigraphe à la pièce XIII des *Feuilles d'Automne*, qui, sans s'inspirer directement de Juvénal, développe néanmoins l'antithèse entre la gloire et le tombeau. On retrouve ces mots comme épigraphe du chapitre XVI du livre I de la 2^e partie des *Misérables*, Waterloo (p. 78), et, avec la substitution d'un mot, dans *William Shakespeare* (2^e partie, l. IV, 1, p. 294) : *Quot libras in monte summo!*

Dans l'*Expiation* (*Châtiments*, l. V, XIII, p. 274), cette exclamation :

O chutes d'Annibal! Lendemain d'Attila!

fait songer à celle de Juvénal, satire X, v. 159 :

O gloria! vincitur idem
 Nempe et in exilium præceps fugit.

Enfin les vers de la même pièce :

Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
 Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,

ont dû être suggérés par ces vers de la Satire X, 168 sq :

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis;
 Æstuat infelix angusto limite mundi....
 Sarcophago contentus erit.

Æstuat infelix sert d'épigraphe à la pièce X des *Feuilles d'Automne*, p. 297 : Un jour au mont Atlas.....

3^e Les vers sur la condition infortunée du vieillard, condamné

par sa longue existence à voir les deuils se multiplier dans sa famille, ont inspiré deux fois Victor Hugo, qui en a traduit littéralement plusieurs expressions :

Les Burgraves, partie II, sc. iv, p. 322. Job à Régina :

C'est la peine imposée à ceux qui longtemps vivent
De voir sans cesse, ainsi que les mois qui se suivent,
Les deuils se succéder de saison en saison
Et les vêtements noirs entrer dans la maison.

Hæc data pœna diu viventi est, ut renovata
Semper clade domus multis in luctibus inque
Perpetuo mærore et nigra veste senescat.

(V. 243-245.)

La pièce XXXI du livre V de *Toute la Lyre*¹ a pour épigraphe ces mots : *Omnia vidit Eversa*, tirés du passage même que va paraphraser Victor Hugo (v. 258 sq.) :

Incolumi Troia Priamus venisset ad umbras
Assaraci magnis sollemnibus, Hectore funus
Portante ac reliquis fratrum cervicibus inter
Iliadum lacrimas, ut primos edere planctus
Cassandra inciperet scissaque Polyxena palla,
Si foret extinctus diverso tempore, quo non
Cœperat audaces Paris ædificare carinas.
Longa dies igitur quid contulit? Omnia vidit
Eversa et flammis Asiam ferroque cadentem.

Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux !
Tu vois tomber tes fils, ta patrie et tes dieux.
Un vieillard est souvent puni de sa vieillesse
Par le peu de clarté que le destin lui laisse.
Survivre est un regret poignant, presque un remords.
Voir sa ville brûlée et tous ses enfants morts
Est un malheur possible, et l'aïeul, solitaire,
Tremble, et pleure de s'être attardé sur la terre.

Décembre 1873.

Cette courte pièce, écrite au moment où Victor Hugo venait de perdre son second fils, François-Victor, mort le 26 décembre 1873, a, bien que le thème en soit puisé dans Juvénal, un accent d'émotion personnelle qui résonne douloureusement dans ce vers :

1. Petite édition Hetzel, p. 130; ne se trouve pas dans l'édition de *Toute la Lyre* des *Œuvres complètes*.

Survivre est un regret poignant, presque un remords.

Notons encore le *mens sana in corpore sano* (v. 356), mué, par manière de jeu de mot, en : *mens sana in corpore blando*. (*Feuilles d'Automne*, XXXIV, épigraphe, p. 343.)

Si nous passons à la Satire XIII, nous constatons que Victor Hugo s'est pénétré des beaux vers de Juvénal sur le remords et qu'ils lui ont plus d'une fois suggéré une inspiration.

..... diri conscia facti
Mens habet attonitos et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum.
Pœna autem vehemens ac multo sævior illis
Quas et Cædicius gravis invenit et Rhadamanthus,
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.

(V. 193 sq.)

Ce dernier vers est cité dans la préface des *Rayons et des Ombres*, p. 382 :

« Il aurait (le poète complet que Victor Hugo imagine) le culte de la conscience comme Juvénal, lequel sentait jour et nuit « un témoin en lui-même », *nocte dieque suum gestare in pectore testem* ».

C'est une pensée analogue que Victor Hugo exprime en ses *Châtiments* :

Jamais au criminel son crime ne pardonne

(L. III, xvi, *Non*, p. 185.)

La plupart des pièces où il a peint les terreurs du coupable que torture le remords pourraient prendre pour épigraphe ces vers de Juvénal :

Hi sunt, qui trepidant et ad omnia fulgura pallent,
Cum tonat, exanimes primo quoque murmure cæli,
Non quasi fortuitus nec ventorum rabie, sed
Iratus cadat in terras et judicet ignis.

(V. 223 sq.)

Faut-il rappeler la pièce des *Châtiments* qui commence par ce vers :

Le progrès, calme et fort et toujours innocent,

(L. V, viii, p. 253.)

et dans la *Légende des Siècles*, La Conscience (t. I, II, p. 47¹).

1. Cf. aussi les *Burgraves*, partie III, sc. 1, p. 344.

Mon crime, nain hideux,... sq.

Dans ces vers de la *Pitié suprême*, où sont décrites les souffrances des proscripteurs, passe aussi une réminiscence de Juvénal :

Vous plaignez les proscrits ; occupez mieux vos larmes,
 Plaignez le proscripteur. Soupçons, angoisse, alarmes,
 Remords, voilà sa vie ; il se redit les noms
 Des bannis, des captifs plongés aux cabanons,
 De ceux qu'il a jetés là-bas à l'agonie ;
 Le vent râle la nuit pendant son insomnie ;
 Pâle, il prête l'oreille, il écoute le cri
 De Pathmos, de Syène ¹, ou de Sinnamari ;
 S'il dort, quel songe ! il voit Tibère lui sourire,
 Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire.

(XIV, p. 162.)

Il est deux autres vers célèbres de cette même satire que Victor Hugo a traduits de diverses manières :

..... multi
 Committunt eadem diverso crimina fato ;
 Ille cruce sceleris pretium tulit, hic diadema.

Qu'un grand forfait triomphe, on lui baise l'orteil.

(*L'Ane*, p. 352.)

Tu mettras sur la tête une tiare d'or,
 Et ce qu'on nomme vol se nommera conquête ;
 Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faite ;
 Et ceux qui t'appelaient bandit, t'adoreront.

(*Légende des Siècles*. Masferrer, t. II, xxi, p. 372 2.)

Telles sont les imitations, les réminiscences et les citations de Juvénal que nous avons relevées dans l'œuvre de Victor Hugo. Plus d'une sans doute a dû nous échapper. Mais, notre énumération fût-elle incomplète, elle suffirait à faire voir quelles sont les satires de Juvénal que Victor Hugo connaissait le mieux et qu'il a le plus fidèlement retenues. Ce sont celles où de beaux lieux communs oratoires, ou même déclamatoires, sont traités avec les procédés habituels de la rhétorique, où abondent hyperboles et antithèses, épiphonèmes et apostrophes. Celles-là aussi l'ont séduit

1. Lieu d'exil de Juvénal, d'après la tradition, ainsi qu'il a été dit plus haut. .

2. Cf. le discours d'un voleur à un roi dans la *Légende des siècles*, t. III, p. 133. Ces rapprochements ont été faits par M. Paul Stapfer dans *Victor Hugo et la grande Poésie satirique en France*. Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1901, p. 164.

par la vivacité, le coloris, la nerveuse concision du style, par la force et parfois la crudité des expressions, par la plénitude, l'éclat et la sonorité des vers.

Des affinités de génie, qui ont été plus d'une fois signalées¹, expliquent d'ailleurs la prédilection de Victor Hugo pour le grand satirique latin, chez lequel il retrouvait quelque chose de lui-même. Tous deux ne possèdent-ils pas l'art de peindre, avec un réalisme saisissant, de larges tableaux? N'ont-ils pas tous deux ce don de l'image qui revêt d'une forme concrète les sentiments et les abstractions? N'ont-ils pas tous deux un riche vocabulaire où les termes nobles coudoient les mots de l'usage le plus trivial? Tous deux enfin ont en quantité les vers « durement bottés », comme parle des Esseintes, les sentences frappées comme des médailles au vigoureux relief. N'est-ce pas un vers de Victor Hugo que celui-ci?

Nocte quidem; sed luna videt; sed sidera testes
Intendunt oculos. (Sat. VIII, v. 148.)

N'est-ce pas du Juvénal tout pur que la pièce des *Châtiments* intitulée : *Éblouissements*?

Enfin l'un et l'autre, parmi les violences et les invectives de la satire, introduisent parfois des descriptions de la nature qui reposent et rafraichissent l'esprit. Dans *Les Châtiments*, Victor Hugo se plaît à chercher un contraste entre les infamies et les turpitudes qu'il a flétries et l'impassible et sereine beauté de la nature :

Oh! laissez! laissez-moi m'enfuir sur le rivage!
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage!
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers;
Les genêts sont en fleur, l'agneau pait les prés verts, etc.

(*Les Châtiments*, l. VI, v. *Éblouissements* 3, p. 310.)

Le poète indigné, grondant, le justicier redoutable, « chargé de foudres », s'apaise par moments; un sourire détend son visage farouche et contracté :

...Avril, qui refait tous les ans l'Atlantide,
Prend peu souci de l'homme, et, pendant que descend
Toute l'âme d'un peuple, il monte éblouissant,

1. Cf. R. Pichon, *Histoire de la littérature latine* (Hachette), p. 637.

2. Ceci vise surtout *Les Châtiments*, un des livres où Victor Hugo s'est le plus souvenu de Juvénal.

3. Cf. *ibid.*, VI, xiv. *Floral*, p. 347.

Il emplit l'horizon d'églogues et de fêtes ;
 On contemple, on oublie, et comme les prophètes,
 Sombre, on se laisse aller à regarder les fleurs ;
 On a des yeux, on a, malgré César, une âme ;
 On se laisse dorer par cette immense flamme,
 La vie ; et le printemps vous entre malgré vous
 Dans le cœur, et vous fait presque paisible et doux,
 Avec des grondements pourtant par intervalles :
 On écoute chanter les fauvettes, rivales
 Du divin rossignol, qui, lorsque l'aube luit,
 Prolongent dans le jour sa chanson de la nuit :
 Juvénal transparent laisse entrevoir Virgile ¹.

Dans Juvénal lui-même Virgile transparait quelquefois.

Chez lui aussi il arrive que la nature, en sa gracieuse et riante simplicité, contraste avec les vices et la corruption raffinée des hommes. Ces oppositions viennent pour ainsi dire d'elles-mêmes quand le satirique, révolté des excès du luxe contemporain et des orgies sans nom, des débauches monstrueuses où s'avilissent les descendants des anciennes familles romaines, évoque en regard le tableau de la vie à demi rustique que menaient leurs ancêtres. Il décrit ce menu modeste dont la campagne de Tibur a fait tous les frais, et cette énumération a un parfum et comme une saveur champêtres :

De Tiburtino veniet pinguissimus agro
 Hædulus, et toto grege mollior inscius herbæ,
 Necdum ausus virgas humilis mordere salicti,
 Qui plus lactis habet quam sanguinis, et montani
 Asparagi, posito quos legit vilica fuso,...

(Sat. XI, v. 65 sq.)

Ailleurs, il vante le charme d'une maison située à la campagne, à Sora, à Fabrateria, à Frusinone, « avec un petit jardin, un puits peu profond, où l'on peut puiser à la main, sans corde, l'eau qu'on distribue à ses jeunes plantes. C'est là qu'il faut vivre, amoureux de sa bêche, et soignant bien son petit clos ² ».

A vrai dire, ces échappées de poésie rustique, que l'on peut comparer à un rayon de soleil perçant la nue orageuse et brillant dans un coin de ciel bleu, ne sont pas très fréquentes chez Juvénal. Elle suffisent cependant à justifier le rapprochement qui a été fait,

1. *Les Années funestes, 1852-1870*, XLV, p. 137. *Détente*, 27 juin 1869.

2. Sat. III, v. 223.

ainsi que le chapitre que M. Nisard a intitulé : *Juvénal déridé et souriant*¹.

Tels sont les termes de comparaison que l'on peut établir entre Victor Hugo et un des poètes latins qu'il a le plus pratiqués. Virgile et Horace pourraient être l'objet d'études analogues.

ALBERT COLLIGNON.

1. *Poètes latins de la décadence*, t. II, p. 77 (éd. Hachette, 1867).